

*Revue
française
d'histoire
du livre*

N^{os} 82-83
1^{er} & 2^e trimestres
1994

Société
des Bibliophiles
de Guyenne

Voir ?

Les formes du regard dans la littérature à l'usage des demoiselles au XVIII^e siècle

Ce texte est né de la rencontre, du croisement, de deux espaces de recherche : l'histoire de l'éducation féminine, d'une part ; l'histoire culturelle de l'œil et du regard, d'autre part. L'un, bien établi dans la filiation d'une bibliographie abondante et d'une problématique solidement ancrée dans l'historiographie contemporaine des modèles éducatifs ; l'autre à la fois plus large et plus spécifique, plus incertain, plus « spéculatif », est encore en gestation. Nul doute, cependant, pour les tenants d'une histoire culturelle élargie à la dimension d'une anthropologie historique, que le regard — et plus généralement la sensation — ne soit soumis à l'historicité, que la manière de penser et d'habiter le regard ne se construise dans l'épaisseur temporelle de la culture. Mais comment traiter cette question en historiens ? Comment repérer et interpréter les modalités culturelles du regard ? Comment soumettre à l'analyse critique un thème aussi fuyant, aussi multiple, aussi insaisissable, que celui du regard ?

Nous ne nous attarderons pas ici à la discussion de définitions d'objets ou de méthodes, nous contentant d'apporter empiriquement quelques fragments de réponse à une question qui s'est posée à nous tout « naturellement » : si le regard — comme nous le pensons — se construit dans l'espace de la culture, la littérature éducative, qu'elle soit théorique ou didactique, devrait garder la trace de cette élaboration. Qu'est-ce que regarder et comment regarder, comment diriger, comment maîtriser son regard ? Ne sont-ce pas là deux questions fondamentales auxquelles une littérature éducative *ne peut pas ne pas fournir certains éléments de réponse* ? Si le regard en effet s'apprend ou, pour mieux dire, s'il est

institué dans le champ de la culture¹, comment l'imaginer absent des traités et des manuels d'éducation ? Le regard n'est-il pas au cœur de toute expérience de l'altérité ? Et l'éducation, en son essence, n'a-t-elle pas pour objet de régler, c'est-à-dire à la fois d'autoriser et de censurer, les relations qui s'établissent entre l'individu et le monde ?

Mais la question, aussitôt posée, se multiplie. Car le regard est un mot lui-même porteur de significations multiples, des plus concrètes aux plus métaphoriques, et les voies de recherche qu'ouvre une telle notion semblent presque inépuisables. Elle renvoie aux théories de la représentation, comme à celles de l'optique ou de l'imagination. Elle évoque la lecture des choses, le développement des techniques et des modalités de l'observation du monde, comme la nature de la relation qui s'établit avec Dieu, avec l'invisible. Dans le cadre de cet article, nous tenterons d'étudier le regard dans les plus concrètes et les plus élémentaires de ses manifestations : le geste concret du regard, dans la mesure où celui-ci est l'occasion d'établir une relation entre l'enfant et le monde qui l'entoure. Et, précisons-le d'emblée, le regard en lui-même, écartant ainsi de notre domaine d'investigation tous les éléments qui renvoient, par exemple, des collèges jésuites aux théories éducatives des Lumières, à l'avènement d'une pédagogie par l'image. Seul le regard, et non pas son objet, le regard et ses échanges, ses réciprocitys, le regard dans la simplicité élémentaire de ses manifestations, nous intéressera ici.

Restriction thématique ; restriction heuristique également. Nous partirons d'un corpus relativement homogène, celui de la littérature destinée aux demoiselles, en France, au cours de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, corpus inaugural d'une littérature à vocation pédagogique spécifiquement féminine qui ne cessera de se développer dans les générations qui suivent². Il nous semble essentiel de préciser qu'en utilisant ce corpus comme point de départ de notre réflexion, nous ne prétendons pas décrire des pratiques

1. Pour paraphraser l'expression pionnière utilisée par Lucien Febvre à propos de ce qu'il appelait l'histoire des émotions : « [...] les émotions, associant plusieurs participants tour à tour initiateurs et suiveurs, en sont arrivées à constituer un système d'incitations interindividuelles qui s'est diversifié suivant les situations et les circonstances, en diversifiant du même coup les réactions et la sensibilité de chacun [...] ». *Elles sont devenues comme une institution* (c'est nous qui soulignons). L. FEBVRE, *Comment reconstruire la vie affective d'autrefois. La sensibilité et l'histoire* (1941), reproduit dans *Combats pour l'histoire*, Paris, Armand Colin, 1953, p. 224. Voir aussi l'intéressante discussion d'Alain CORBIN, *Histoire et anthropologie sensorielle*, dans *Anthropologie et sociétés*, 1990, vol. 14, n° 2, pp. 13-24.

2. Voir Isabelle HAVELANGE, *La Littérature à l'usage des demoiselles, 1750-1830*, Thèse de doctorat de 3^e cycle, E.H.E.S.S. (Paris), 1984, XXIII-380 p. ; Isabelle HAVELANGE et Ségolène LE MEN, *Le Magasin des enfants. La littérature pour la jeunesse, 1750-1830* avec un Répertoire bibliographique 1789-1799, par Michel MANSON, Montreuil, Bibliothèque Robert Desnos, 1988, 144 p. (et plus particulièrement, pp. 24-39 : *La littérature destinée aux demoiselles*).

éducatives dans leur effectivité, comme nous ne prétendons pas inventorier des normes supposées incarnées, telles quelles, dans des comportements qui seraient socialement indifférenciés et absolument déterminés. Sans doute la littérature à l'usage des demoiselles, et plus largement la littérature éducative, a-t-elle une haute valeur normative ; sans doute son succès signale-t-il sa « représentativité » et son pouvoir d'intériorisation. Notre analyse restera cependant celle d'un « dit », d'un modèle relativement homogène, mais dont nous ne croyons nullement qu'il corresponde à telle chimérique totalité du social³. Nous ne croirons pas non plus que la soudaineté de son apparition témoigne, à propos du regard comme à propos des théories de l'éducation, de la transformation subite des modèles et des contenus éducatifs, et de l'instauration d'un mode radicalement nouveau de penser l'éducation des filles ou la place des femmes dans la société. Comme toute littérature de l'époque moderne, les manuels d'éducation et les livres pour petites filles portent en eux l'épais limon d'une société d'abord imprégnée de tradition. C'est l'avantage d'ailleurs d'étudier ici un thème apparemment marginal, ainsi le regard plutôt que, par exemple, l'allaitement maternel : dans la mesure où le regard ne fait guère l'objet des « têtes de chapitres », dans la mesure où il ne se révèle qu'à l'occasion d'une lecture attentive, dans la mesure où il ne constitue en aucun cas le motif explicite et premier de cette littérature, il donne richement à penser cette articulation entre passé et présent, entre tradition et modernité, qui la détermine en profondeur. Ainsi nous ne reculerons pas devant cette audace qui consiste à mettre en relation des textes d'époques différentes. C'est que nous considérerons ces textes comme témoins d'une tradition encore agissante — quoique plus sourdement — dans la modernité du XVIII^e siècle. *Archéologie* des contenus culturels, donc ; mais archéologie « dynamique », puisqu'il s'agit ici d'évaluer l'action des couches anciennes sur l'écorce fragile du présent. Méthode contestable, peut-être, mais, nous semble-t-il, ici surtout, méthode à forte densité heuristique : une lecture anthropologique de l'histoire des femmes n'est-elle pas, d'abord, une réflexion sur les valences subtiles de la temporalité ? Nous voudrions au moins, dans cette brève esquisse, tenter d'en convaincre notre lecteur.

*

* *

3. Sans entrer ici dans une critique de la notion de « totalité » en histoire, nous pouvons reprendre à notre compte la citation que Jacques Revel donne de Michel Foucault à la fin de l'article qu'il lui a consacré dans le *Dictionnaire des sciences historiques* : « Il faut démythifier l'instance globale du réel comme totalité à restituer [...]. Un type de rationalité, une manière de penser, un programme, une technique, un ensemble d'efforts rationnels et coordonnés, des objectifs définis et poursuivis, des instruments pour l'atteindre, etc., tout cela c'est du réel même si ça ne prétend pas être « la réalité » elle-même, ni « la société » tout entière » (292).

Normes, comportements. Dans ses très célèbres *Règles de la Bienséance et de la Civilité chrétienne*, Jean-Baptiste de La Salle, près de deux siècles après Erasme, consacre quelques pages à la maîtrise du regard : « Toutes ces manières d'arrêter les yeux et de regarder sont tout à fait contre la bienséance et l'honnêteté et on ne peut les corriger qu'en tenant le corps et la tête droite, et les yeux modestement baissés, et en tâchant d'avoir un extérieur libre et engageant ». Et l'auteur de préciser : « Comme il n'est pas séant d'avoir la vue trop élevée, il ne faut pas que ceux qui vivent dans le monde aient la vue trop basse [...]. La règle qu'on peut prendre à l'égard des yeux, est de les avoir médiocrement ouverts, et à la portée de son corps, en sorte qu'on puisse voir distinctement, et facilement toutes les personnes avec qui on est. »⁴ « Médiocrité » d'un regard ouvert sans arrogance sur le monde. La règle fait école et définit, pour longtemps, la juste mesure d'un regard contenu par l'humilité, la soumission qui sied à l'enfance, mais dans lequel on lit déjà l'appel de l'âge d'homme. En 1722 — et l'œuvre est en cela pionnière — une édition adaptée de la *Civilité* est donnée à l'intention des petites filles. Certains passages sont ajoutés, d'autres modifiés ou simplement retranchés. Ainsi, à propos du regard, le texte initialement destiné aux garçons est sensiblement modifié : « Comme ce serait une arrogance et une fierté d'avoir la vue trop élevée, ce serait aussi une trop grande bassesse de l'avoir toujours baissée : cependant on peut dire que pour les filles elles ne s'écarteraient point des lois de la bienséance si elles ne se donnaient la liberté de lever les yeux, quand elles marchent, ou qu'elles parlent, qu'autant qu'il est nécessaire pour se conduire, ou pour voir la personne à qui elles parlent, sans la regarder au visage, sans se tourner vis-à-vis d'elle, se tenant toujours de côté »⁵. Car encore, à propos des « yeux égarés » : « Cette immodestie est encore moins supportable chez les filles ; et c'est souvent en elles autant la marque de la corruption du cœur, que de la légèreté de l'esprit »⁶.

Et voilà, posés en tonalité mineure, mais en même temps extraordinairement précis, les termes mêmes de la différence : aux garçons le regard, ses promesses tout au moins ou ses nécessités à venir. Car, chez les hommes, le regard toujours baissé ne convient qu'aux ecclésiastiques qui dirigent au-dedans l'œil intérieur qui leur permet d'établir, entre le monde et Dieu, le regard qui les

4. Jean-Baptiste de LA SALLE, *Les Règles de la Bienséance et de la Civilité chrétienne*, reproduction anastatique de l'édition princeps de 1703, Cahiers Lasalliens, Rome, Maison Jean-Baptiste de La Salle, s. d., pp. 18-20 (chapitre VI « Des yeux et de la vue »).

5. *Les Règles de la bienséance et de la civilité chrétienne. Divisées en deux parties. A l'usage des écoles chrétiennes des filles*, Reims, chez Regnaud Florentain, imprimeur du Roi, 1722, p. 27.

6. *Ibid.*, p. 26.

justifie⁷. Mais aux filles, toujours, ce regard baissé, ou plutôt ce regard minimal, ce non-regard en fait, ramené aux bornes de légitimité les plus étroites : elles ne lèveront les yeux « qu'autant qu'il est nécessaire pour se conduire ». Jean-Baptiste de La Salle, bien sûr, n'est pas Jean-Jacques Rousseau qui, dans une société déjà transformée, affirme que la « bienséance [...] n'est que le masque du vice ; où la vertu règne, elle est inutile »⁸. D'autre part, les préoccupations pédagogiques de Madame Leprince de Beaumont, de Madame de Genlis ou de Madame d'Épinay — principales représentantes de cette littérature à l'usage des demoiselles qui voit le jour au cours de la deuxième moitié du XVIII^e siècle — ne concernent pas le public des enfants pauvres des Ecoles chrétiennes.

Deux mondes sensiblement différents, il est vrai. Cependant, à propos du regard, l'analyse de la littérature pédagogique à l'usage des demoiselles ou de leurs précepteurs ne s'écarte pas fondamentalement des prémisses que l'on identifie avec autant de clarté chez Jean-Baptiste de La Salle. Le contexte de cette littérature, bien évidemment, quelles que soient les promesses d'émancipation que par ailleurs elle contient, correspond à cet ample mouvement qui conduit à la définition d'une nature spécifiquement féminine. Cette nature féminine, on le sait, définit à son tour — c'est-à-dire qu'à la fois elle renforce et justifie — les statuts et les rôles que les femmes sont appelées à tenir dans la société du XVIII^e siècle et de la plus grande partie du XIX^e siècle : aux hommes, la sphère ouverte du public ; aux femmes les horizons bornés de la vie domestique⁹. Dans son traité *De l'éducation des filles*, qu'il publie en 1687, et qui servira de fondement à la réflexion pédagogique des XVIII^e et XIX^e siècles, Fénelon théorise cette attribution aux femmes de l'« intérieur » du ménage et de ses soins en fermant, pour elles, « les chemins qui conduisent les hommes à l'autorité et à la gloire »¹⁰. Les Lumières, quant à elles, en exaltant les « fonctions naturelles » des femmes, créditent la nature féminine d'une seule vocation,

7. « Il est de la bienséance à ceux qui sont engagés, ou qui ont dessein de s'engager dans cet état, de s'accoutumer à la mortification de leurs sens, et de faire paraître par leur modestie, qu'étant consacrés à Dieu, ou voulant se consacrer à Dieu, ils ont l'esprit occupé de lui, et de ce qui le regarde » (Jean-Baptiste de LA SALLE, *op. cit.*, 1703, p. 18).

8. Jean-Jacques ROUSSEAU, *Julie, ou la nouvelle Héloïse*. Edition établie par Michel LAUNAY, Paris, Garnier-Flammarion, 1967, p. 317 (Quatrième partie, Lettre VI : De Saint-Preux à Milord Edouard).

9. « Du XVI^e au XVIII^e siècle, écrit Daniel Roche, se construit une nouvelle personnalité féminine où la dégradation du statut juridique et social des femmes est accompagné d'un mouvement qui promeut de nouvelles valeurs incorporées à leur éducation comme ménagères. De proche en proche, ce modèle fera son chemin de l'aristocratie foncière aux classes populaires atteintes au terme du XIX^e siècle. » (Daniel ROCHE, *La Culture des apparences. Une histoire culturelle du vêtement, XVII-XVIII siècles*, Paris, Fayard, 1989, p. 349).

10. FÉNELON, *De l'éducation des filles*, à Paris, et se vend à Liège, chez J.-F. Bassompierre, 1788, p. 118 (1^{re} éd. : 1687).

l'enfantement, et d'un principal devoir : la reprise des charges maternelles¹¹. La métaphore centrale du XVIII^e siècle ne se décline pas au féminin ; elle s'inverse au contraire, pour les femmes, dans l'exposé toujours ressassé des vertus de l'ombre et de l'obscurité : « Les vertus d'éclat ne sont point le partage des femmes, écrit Madame de Lambert, mais bien les vertus simples et paisibles. La renommée ne se charge point de nous [...]. Les vertus des femmes sont difficiles, parce que la gloire n'aide pas à les pratiquer. Vivre chez soi, ne régler que soi et sa famille, être simple, juste et modeste, vertus pénibles, parce qu'elles sont obscures. »¹² Opposition du fermé et de l'ouvert, de l'ombre et de la lumière ; opposition sans cesse reproduite sur les trois registres de la nature, de la société et de la morale, et qui culmine, au seuil du XIX^e siècle, dans la froide totalité des certitudes médicales. Ainsi, entre tant d'autres exemples, de Virey, en 1815 : « Si tout, dans l'homme, doit aspirer à s'ouvrir, à s'étendre au dehors ; si la chaleur et la vigueur de son sexe lui imposent cette loi d'expansion au physique comme au moral ; tout, dans la femme, doit concourir à renfermer, à rassembler en quelque manières ses affections, ses pensées, ses actions, en un centre qui est celui de la reproduction et l'éducation de la famille. Ce ne sont pas nos institutions, c'est la nature même qui proclame cette vérité, que la femme n'est dans son élément, dans sa place la plus respectable, la plus heureuse même pour elle, que là où ses devoirs naturels l'appellent ; l'instinct le lui dicte aussi ; elle se sent faite pour ce rôle [...]. Si elle en sort, ses vertus, manquant leur but, deviennent des vices auxquels il est bien rare qu'on pardonne. »¹³

Tenir le regard modestement baissé, donc ; et, au-delà de l'espace domestique que la nature assigne à la femme, ne chercher ni à voir, ni à savoir. La scène éducative cependant, celle, idéale, définie par les pédagogues, la scène éducative est peuplée de regards. Mais il s'agit surtout, comme dans les écoles et collèges de garçons, des regards surcroisés de Dieu, de l'ange gardien et du maître, dont la vigilance panoptique est ici d'autant plus nécessaire qu'ils s'appliquent à la surveillance d'une nature en laquelle se conjuguent la cire molle de l'enfance et les faiblesses de la femme. « Vous me disiez un jour, écrit à sa mère la jeune Emilie mise en scène par l'abbé Reyre, que la fable faisait mention d'un certain « Argus » qui avait cent yeux dont il ne fermait jamais que la moitié, de façon

11. Voir, par exemple, Michèle CRAMPE-CASNABET, *Saisie dans les œuvres philosophiques (XVIII^e siècle)*, dans Natalie ZEMON DAVIS et Arlette FARGE (dir.), *Histoire des femmes en Occident*. T. 3. XVI^e-XVIII^e siècles, Paris, Plon, 1991, pp. 327-357.

12. Mme de LAMBERT, *Œuvres*, nouvelle édition, Paris, 1751 (1^{ère} éd. : 1748), pp. 113-114. Madame de Lambert est l'auteur des *Avis d'une mère à son fils et à sa fille* (1729), précurseurs en la matière ; influencés par Fénelon, ils feront également autorité auprès des auteurs de la seconde moitié du XVIII^e siècle, qui la citent souvent.

13. *Dictionnaire des sciences médicales par une société de médecins et de chirurgiens*, t. XIV, Paris, Panckoucke, 1815, p. 560.

qu'on ne pouvait en aucun temps se dérober à ses regards. On pourrait bien dire la même chose de ma tante ¹⁴. C'est un nouvel « Argus » qui observe toutes mes démarches, qui épie toutes mes actions, et qui ne me perd pas de vue un seul instant. » ¹⁵ Madame Leprince de Beaumont, dans ses célèbres *Magasins* — modèle de la nouvelle littérature enfantine — définit de même, en s'adressant ici au pédagogue, le rôle des gouvernantes qui sont en charge de l'éducation des petites filles : « Pour ne se point méprendre, il faut connaître jusqu'aux derniers replis du cœur d'un enfant. Pour acquérir cette connaissance, il faut le voir dans tous les tems, dans toutes les occasions, c'est-à-dire qu'il ne faut jamais le perdre de vue, et qu'une gouvernante qui veut s'acquitter de son devoir, doit être une esclave enchaînée sur les pas de son élève. » ¹⁶ Avec Dieu qui « voit tout » ¹⁷ — comme l'apprend le catéchisme et le répète sans lassitude la littérature à l'usage des demoiselles — avec l'ange qui protège l'enfant de ses faux pas ¹⁸, gouvernantes, parents et précepteurs renforcent de la barrière de leur regard la clôture, domestique ou conventuelle, qui protège la petite fille des dangers du monde et de ses vaines séductions ¹⁹.

14. Religieuse chargée de l'éducation d'Emilie.

15. Joseph REYRE, *L'École des jeunes demoiselles, ou lettres d'une mère vertueuse à sa fille, avec les réponses de la fille à sa mère*, seconde édition, revue, corrigée et très considérablement augmentée, Paris, chez Varin, 1786, t. 1, p. 127.

16. Marie LEPRINCE DE BEAUMONT, *Magasin pour les jeunes dames qui entrent dans le monde, se marient, leurs devoirs dans cet état, et envers leurs enfants. Pour servir de suite au Magasin des adolescentes*, t. 1, Londres, chez J. Nourse, libraire du Roi, et à Paris, chez Desaint et Saillant, 1764, p. 28.

17. *Manuel de la jeunesse, ou instructions familières en dialogues, sur les principaux points de la religion. Ouvrage utile aux personnes qui disposent la jeunesse à la Première communion, et qui peut faire suite au « Magasin des adolescentes » de Madame Leprince de Beaumont*, première partie, Paris, chez Fournier, libraire, 1771, p. 60.

18. Madame de Genlis, précepteur des enfants de la famille d'Orléans, en fait le compagnon intime de la fillette avant même de lui expliquer le catéchisme : « Je lui parle souvent de son « ange tutélaire », je le lui peins beau comme il doit être, couronné de fleurs immortelles, ayant des ailes brillantes autour d'elle ; cette image douce et riante émeut son cœur et séduit son imagination ; elle sait que cet être charmant est aussi pur qu'il est beau, qu'il déteste le mensonge, les détours, la gourmandise, et que toute bonne action lui plaît et l'enchant ; elle craint d'affliger son bon ange » ; et lorsqu'elle est bien raisonnable, elle me dit avec une satisfaction inexprimable : « Dieu me protège, et mon bon ange est content de moi. » (Madame de GENLIS, *Adèle et Théodore, ou lettres sur l'éducation, contenant tous les principes relatifs aux trois plans d'éducation des Princes, des Jeunes personnes, et des Hommes*, t. 1, Paris, chez M. Lambert et F. Baudouin, Imprimeurs-libraires, 1782, pp. 224-225.)

19. Jusqu'au moment de leur entrée dans le monde, il est essentiel de faire vivre les petites filles dans un univers parfaitement protégé. Le couvent, bien sûr, comme le collège pour les garçons, offre un asile très sûr. Mais dès la fin du XVII^e siècle, l'éducation monastique suscite des critiques de plus en plus vives, l'écart s'accroissant entre les institutions religieuses, d'une part, et les besoins de la société, d'autre part. Dans le cadre de la littérature enfantine, les auteurs privilégient l'éducation domestique — malgré les concessions à l'usage — portés par la logique de voir les femmes prendre en charge l'éducation de leurs enfants. Ils préfèrent donc en majorité le cadre familial, offrant en spectacle aux demoiselles la scène domestique où s'épanouissent leurs qualités de mère et d'épouse. A ce sujet, voir : Martine SONNET, *Une Fille à éduquer*, dans *Histoire des femmes en Occident*, t. 3, op. cit., pp. 111-139 (et plus particulièrement, pp. 120-131 : « Les lieux de l'éducation »).

Limiter à l'indispensable le geste du regard — « autant qu'il est nécessaire pour se conduire » — et mesurer donc au plus juste les connaissances nécessaires à la future épouse et à la future mère. La religion, bien sûr, constitue le pivot et la référence obligée du projet éducatif féminin. Mais une formation religieuse resserrée à l'esprit de la catéchèse, une formation se défiant d'un même mouvement de la théologie et de la mystique, qui feraient la raisonneuse ou la folle. La spéculation, on le sait, n'est pas le fait des femmes²⁰ et les élans mystiques, comme ceux qu'inspire une Madame Guyon, répugneront aux pédagogues qui connaissent la fragilité de la constitution des femmes et le rôle que leur assignent les lois mêlées de la nature et de la société : « Apprenez [...] à craindre les voies de perfection si à la mode aujourd'hui, si elles ne sont approuvées de votre église. Les personnes qui se conduisent par des mouvements intérieurs, par des inspirations, par des assurances de leur salut qu'elles reçoivent par des voies secrètes, toutes ces personnes, dis-je, sont en danger d'être la dupe de leur orgueil et de l'illusion. »²¹ Une religion très simple, une morale plutôt, tout orientée vers l'accomplissement des devoirs de la vie civile, exempte de vanité et qui console également des rigueurs quotidiennes du foyer. Car les femmes, à l'inverse des hommes, n'ont souvent d'autres ressources que celles-ci : « Leur vie est quelquefois une vie de souffrance ; elles ne peuvent se jeter dans les affaires, ni se dissiper par le plaisir et la débauche, comme les hommes font quand le malheur les presse. Elles sont obligées de souffrir en silence des maux qu'on ignore et qu'on ne plaint point. Souvent, elles doivent montrer un visage serein ou riant, tandis que leur cœur est déchiré d'angoisse ou plongé dans le désespoir : alors les consolations de la religion sont leur unique ressource ; et c'est principalement ce secours qui fait qu'elles supportent les chagrins domestiques avec plus de courage que nous. »²²

20. « La recherche des vérités abstraites et spéculatives, des principes, des axiomes dans les sciences, tout ce qui tend à généraliser les idées n'est pas du ressort des femmes », écrivait par exemple ROUSSEAU dans *l'Emile* (*Œuvres complètes*, t. 4, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1969, p. 736).

21. Marie LEPRINCE DE BEAUMONT, *Magasin pour les jeunes dames...*, t. 2, 1764, p. 154.

22. John GREGORY, *Legs d'un père à sa fille*, traduit de l'anglais par l'Abbé Morellet, Londres et Paris, 1774, pp. 16-17. Voir aussi, par exemple, James FORDYCE, *Sermons pour les jeunes dames et les jeunes demoiselles*, traduit de l'anglais, Paris, chez Fournier, libraire, 1781, pp. 25-26. Cette finalité avant tout morale et « utilitaire » de la formation religieuse de la petite fille est une constante de la littérature qui lui est destinée et dans laquelle prédominent les récits moraux. Confortant leurs jeunes lectrices dans leur rôle futur d'épouses et de mères, ils laissent aux garçons les subtilités de la science, de la philosophie et du droit. Aux garçons aussi, les romans de chevalerie ou d'aventure, mettant en scène des personnages intrépides, courageux, ambitieux. S'adressant aux filles, les auteurs s'entendent, à travers les biographies exemplaires, les traités et histoires morales, à les cantonner toujours davantage dans leur rôle de gardiennes du foyer. Ils leur montrent sans détour la voie qui est la leur, hors de laquelle ne peut se concevoir ni bonheur, ni réussite sociale ou morale. L'insistance sur les rôles « naturels » de la femme, la défiance également à l'égard de tous les excès qui l'en écarteraient, expliquent l'absence quasi totale, dans la littérature enfantine,

Au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle, l'ouverture, très relative, des manuels d'éducation féminine au savoir profane obéit aux mêmes principes. *Savoir*, peut-être, mais toujours dans les limites étroites qu'imposent à la fois le type de l'intelligence féminine et les rôles sociaux de la femme. Ainsi la littérature écrite à l'intention des jeunes filles définit-elle autant ce qu'il leur faut connaître que ce qu'il leur faut ignorer. Le français, l'histoire, la géographie et, dans une moindre mesure, la mythologie ou les langues vivantes, constituent le bagage profane d'une éducation du meilleur ton mais, ici encore, conçue d'abord comme une suite d'*exempla* à usage moral, intention explicite jusque dans des titres comme, par exemple, les *Annales de la vertu. Cours d'histoire à l'usage des jeunes personnes*, de Madame de Genlis²³.

Éducation pratique à vocation utilitaire : savoir gouverner une maison ; répondre aux exigences minimales de la représentation mondaine à laquelle l'épouse sera astreinte ; fournir également à la mère les outils intellectuels et moraux qui lui permettront de tenir dignement le rôle d'éducatrice auquel la convient avec toujours plus d'insistance les auteurs de la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Éducation par essence élémentaire : de la même manière que, dans les arts, le génie est apanage masculin, l'érudition ne sied pas aux femmes. Cultiver en elle ce goût contre nature serait en même temps l'exposer à l'exaltation désordonnée et au ridicule ; la femme qui se pique d'être savante, on le sait, comme celle égarée sur les voies dangereuses de la mystique, la femme donc qui n'obéit pas aux lois que lui dicte sa nature, côtoie toujours les frontières de la folie, cette folie dont le XIX^e siècle, bientôt, développera tous les motifs autour de la figure centrale de l'hystérique.

*
* *

Ne pas voir, ne pas savoir ; au-delà, tout au moins, des intérêts du foyer. Les quelques pages qui précèdent résument, trop rapidement, l'un des aspects majeurs de la nouvelle littérature que les pédagogues du XVIII^e siècle destinent aux jeunes filles. Elles évoquent un principe, implicitement ou explicitement directeur,

du modèle de la religieuse. Par ailleurs, en ce qui concerne l'éducation spirituelle de la religieuse à l'époque moderne, on a pu montrer combien elle se voulait également limitée à l'élémentaire, à une morale plus qu'à une théologie trop subtile, incompatible avec la nature féminine et qui risquerait de conduire la moniale sur les chemins d'un mysticisme de mauvais aloi (voir, par exemple, Marie Elisabeth MONTULET-HENNEAU, *Les Cisterciennes du pays mosan : moniales et vie contemplative à l'époque moderne*, Bruxelles / Rome, Institut historique belge de Rome, 1990, pp. 596-599 (« La parfaite religieuse »).

23. Paris, M. Lambert et J.-F. Baudoin, 1781, 2 vol.

autour duquel s'organisent la plupart des projets et la plupart des réalisations en matière d'éducation féminine²⁴. Il est, cela va sans dire, de nombreuses nuances, de nombreuses variantes, voire certaines exceptions. La Sophie de Rousseau, ou l'Emilie de l'abbé Reyre, ne sont pas tout à fait, c'est une évidence, cette Mademoiselle de l'Espinasse qui donne la réplique à Bordeu dans le *Rêve de d'Alembert*. Mais le modèle n'en garde pas moins sa consistance et détermine pour longtemps ce qui est en jeu dans la mise en place des projets éducatifs destinés aux filles. Et l'on pourra retenir, à la fois comme une injonction très concrète et comme une métaphore structurante, cette image récurrente du regard modestement baissé qui traverse toute la littérature à l'usage des demoiselles.

Image récurrente, métaphore structurante ; les yeux baissés constituent un *topos* essentiel de pédagogie féminine. Mais il est, au XVIII^e siècle, un autre *topos*, très précisément inverse, et qui, d'une manière ou d'une autre, s'épanouit dans d'innombrables registres de la pensée et de la culture : celui, pourrait-on dire, des yeux ouverts, autour duquel convergent nombre des représentations — enthousiasmes et impasses — de ce siècle que l'on dit « des Lumières ». Confiance nouvelle dans le témoignage des sens, au premier rang desquels la vue, semble-t-il, contient toutes les promesses d'un avenir radieux. Le siècle des Lumières succède à celui de l'anamorphose, ce XVII^e siècle anxieux — celui, par exemple, de Descartes, de Malebranche et du bon Père Nicéron — celui qui n'a cessé de décliner la défiance en laquelle l'homme doit se tenir face à toutes les modalités du regard et, plus généralement, de la sensation²⁵. Chimères, prestiges, illusions, vanités, faux-semblants ; l'extrême fragilité du visible et les duperies sans nombre du regard obligeront le savant à se détourner de l'éclat simple des choses pour s'en remettre aux seules lumières, invisibles, de la raison, comme le chrétien, et pour des raisons strictement analogues, à celles de la grâce.

À l'orée du XVIII^e siècle, John Locke — le père fondateur de la pensée des Lumières — modifie en profondeur les données du problème : « S'il se trouve quelqu'un, écrit-il, pour se défier de ses

24. L'accord, à cet égard, restera quasi unanime dans les projets de l'époque révolutionnaire, qui n'apportent aucune modification notable en ce domaine (voir Dominique JULIA, *Les Trois couleurs du tableau noir. La Révolution*, Paris, Belin, 1981, pp. 310-332 : *Les Lumières sont-elles féministes?*).

25. « Nos yeux, écrivait par exemple Malebranche, nous trompent généralement dans tout ce qu'ils nous représentent, dans la grandeur des corps, dans leurs figures et dans leurs mouvements, dans la lumière et dans leurs couleurs [...]. Toutes ces choses ne sont point telles qu'elles nous paraissent, [...] tout le monde s'y trompe, et [...] cela nous jette dans d'autres erreurs dont le nombre est infini. » (Nicolas MALEBRANCHE, *De la recherche de la vérité. Où l'on traite de la nature de l'esprit de l'homme et de l'usage qu'il doit en faire pour éviter l'erreur dans les sciences*, Paris, Gallimard, 1979, p. 54 (1^{re} édition : 1674.)

propres sens et pour affirmer que tout ce que nous voyons [...] n'est qu'une suite et une apparence trompeuse d'un long songe qui n'a aucune réalité ; de sorte qu'il veuille mettre en question l'existence de toutes choses, ou la connaissance que nous pouvons avoir de quelle que chose que ce soit ; je le prierai de considérer que, si tout n'est qu'un songe, il ne fait lui-même autre chose que songer qu'il forme cette question et qu'ainsi il n'importe pas beaucoup qu'un homme éveillé prenne la peine de lui répondre. »²⁶ Le long écho de l'ironie du penseur anglais féconde toute la pensée sensualiste du XVIII^e siècle. Les illusions de la vue cessent d'être l'illustration et comme l'emblème des vanités du sensible : le monde peut s'offrir au regard et la connaissance prendre appui sur le témoignage des sens.

Affaire de philosophes, dira-t-on. Mais pas seulement, si l'on tient pour vrai que la philosophie n'est que l'une des expressions par lesquelles la culture se donne à comprendre, et si l'on considère la très grande extension culturelle de ce nouvel optimisme pour la vision et les sens : le siècle des Lumières est aussi celui du regard épanoui. Depuis la question de Molyneux, depuis l'aveugle de Cheselden, sa figure symbolique est celle d'un aveugle, mais, précisément, celle d'un aveugle rendu à la vue. C'est le siècle de l'*Encyclopédie*, celui de Buffon et de Linné : histoires naturelles, flores, nosologies, mises en ordre du monde, taxinomies qui sont, idéalement, comme le parcours du regard. Sade lui-même n'obéit-il pas à cette convention du regard ? Mais c'est aussi le siècle d'une nouvelle théologie naturelle qui, loin de dénoncer les vanités du monde sensible, puise au spectacle du monde les motifs d'une nouvelle forme d'édification morale et spirituelle : « La vûe de la nature, écrivait Antoine Pluche, est une théologie naturelle où tous les hommes peuvent apprendre ce qu'ils ont intérêt de connoître. »²⁷

L'abbé Pluche, on le sait, est peu suspect de compromission avec les philosophes et son *Spectacle de la nature* est l'un des *best-sellers* du XVIII^e siècle, encyclopédie pédagogique destinée à la jeunesse — masculine s'entend — et dont chaque page est une invitation à porter son regard sur le monde et à y découvrir, enchanté, les témoignages sans nombre de la providence divine. Pédagogie par le regard, donc, dont on retrouve, lorsque l'on évoque des principes généraux ou lorsque l'on traite de l'éducation des

26. John LOCKE, *Essai philosophique concernant l'entendement humain* (traduction Coste), 4^e éd. française, t. 4, Amsterdam, 1758, p. 191.

27. Antoine PLUCHE, *Le Spectacle de la nature ou entretiens sur les particularités de l'histoire naturelle [...]*, t. 3, Paris, Veuve Estienne, 1752, p. 468 (1^{ère} éd. du tome 3 : 1735). « C'est une agréable école, poursuit-il, que celle où l'on nous instruit par les yeux, & où la vérité prévient nos recherches en se présentant à nous sous les dehors les plus propres à nous attirer à elle. » (*Ibid.*, p. 469.)

garçons, d'innombrables illustrations, dans des ordres de discours pourtant très contrastés. Lisons Locke encore, à qui l'abbé Pluche ne vouait aucune sympathie particulière²⁸, et qui résume ici l'essence de ses conceptions pédagogiques. Il faut, pensait-il, « faire voir le monde [à l'enfant] tel qu'il est effectivement [...] : plus longtemps vous lui tiendrez [...] les yeux bandés, moins il sera capable de voir lors qu'il entrera dans le monde, où il sera par conséquent d'autant plus exposé à être la dupe d'autrui & de soi-même [...]. Le seul moyen de se défendre du monde, c'est de le connoître parfaitement. » Car la vraie connaissance des choses et des gens ne peut être que « le fruit de l'expérience, & des observations réitérées d'un homme qui a vécu dans le monde les yeux ouverts. »²⁹

*
* * *

Les yeux ouverts. Locke, l'abbé Pluche, Jean-Baptiste de La Salle même, lorsqu'il s'adresse aux garçons, et bientôt tout un monde, toute une pédagogie ouverts aux promesses et aux exigences du regard. Mais, pour les filles et pour les femmes, *les yeux baissés*, comme si cet « appel du regard », si caractéristique du XVIII^e siècle, ne devait pas les concerner, comme si l'ombre de la clôture domestique devait au contraire s'épaissir pour mieux contraster l'éclat des lumières qui baignent le monde des hommes ; comme si également la différence qui sépare les uns et les autres, formulée avec toujours plus de précision, ne pouvait qu'emprunter le vocabulaire même et les métaphores dominantes dans lesquels le siècle se reconnaît : jeux d'ombres et de lumières qui distinguent ici deux natures et, en conséquence, deux manières d'être dans la société et dans le monde.

Mais comment, lorsque l'on traite du regard, donner sens à cette différence si largement exprimée, autrement qu'en la ramenant, simplement, à l'idéologie qui confine les femmes dans un espace avant tout domestique ? Comment déchiffrer plus en pro-

28. Ainsi, par exemple, l'abbé Pluche, avoue-t-il avoir lu « le très-ennuieux traité de Locke sur l'entendement humain ». Et de préciser : « Il est fort inutile de discuter métaphysiquement avec M. Locke de ce que c'est que notre entendement, & de quelles pièces il est composé. C'est comme si on se mettait à disséquer les pièces de la jambe humaine pour apprendre à marcher. Notre raison et notre jambe font très-bien leurs fonctions sans tant d'anatomies et de préambules. Il ne s'agit que de les exercer sans leur demander plus qu'elles ne peuvent. » (Antoine PLUCHE, *Histoire du ciel considérée selon les idées des poètes, des philosophes et de Moïse. Où l'on fait voir 1° l'origine du Ciel Poétique. 2° La méprise des Philosophes sur la fabrique du Ciel & de la Terre. 3° La conformité de l'expérience avec la seule Physique de Moïse*, t. 2, Paris, chez la Veuve Estienne, 1739, pp. 401 et 427.)

29. JOHN LOCKE, *De l'éducation des enfants. Traduit de l'Anglois par M. Coste. Sur l'Édition Angloise publiée après la mort de l'Auteur, qui l'a voit revue, corrigée, & augmentée de plus d'un tiers*, à Amsterdam, chez Steenhouwer & Uytwers, 1721, pp. 195 et 197 (1^{re} éd. anglaise : 1693).

fondeur ce regard baissé, cet œil modeste, qui désigne l'idéal féminin ? L'œil, on le sait, n'est pas que l'organe de la vision. Pendant toute l'époque moderne, il est aussi le *miroir de l'âme*, dans le reflet duquel on peut discerner les plus secrètes inclinations de l'être, ses passions, ses désirs, ses faiblesses comme ses forces. Toute la physiognomonie moderne — de Porta à Cureau de la Chambre et à Lavater — accorde à l'œil et au regard la place dominante³⁰. L'œil est comme le résumé de l'homme, synthèse visible qui seule fait vraiment lien entre les signes de l'enveloppe corporelle et les profondeurs de l'âme. Dans la recherche du physionomiste, comme l'écrit Lavater, l'œil est *le centre et le sommaire du tout*³¹. « Le plus noble des organes des sens », est aussi le lieu, à la fois concret et symbolique, où se jouent au plus fort les rencontres de l'être et du paraître. Instrument de dissimulation — comme chez ce courtisan exemplaire, cet « homme universel » de Balthazar Gracian — ou miroir limpide des vérités de l'âme — comme le voudraient les Civilités — il est toujours le point de contact essentiel entre l'homme social et l'homme intérieur. Pour les filles et pour les femmes, dans la littérature qui leur est destinée, l'accent est toujours mis sur cette conjonction idéale entre l'ingénuité de l'âme et la douceur et la réserve du regard : « Comme les yeux sont l'image de l'âme, que vos regards soient doux, modestes, naturels sans affectation, en sorte qu'on ne remarque en vous aucune passion ou affection déréglée. »³² On pourrait à l'infini multiplier les citations de cette sorte. La dissimulation, les regards étudiés, sont ici toujours réprouvés et, rousseauisme oblige, on cherchera à cultiver chez la jeune fille ce pur regard de l'enfance, dont tout calcul est absent, témoin de l'honnêteté et de la simplicité du cœur. « Age heureux et charmant, écrivait Madame de Genlis à propos de l'enfance, où chaque geste, chaque action est une expression aussi fidèle que naïve des sentiments de l'âme ! » Mais elle mettait aussi

30. Parmi les évocations véritablement innombrables de la prééminence de l'œil dans l'économie du corps et dans la hiérarchie de ses organes, citons ce passage de Cureau de la Chambre : « La nature a plus de soin des parties qui sont les plus excellentes ; elle les forme ordinairement les premières ; et elle apporte plus d'art à les faire, et plus de prévoyance pour les conserver qu'elle ne fait aux autres. Cela paroît dans l'ordre qu'elle garde dans leur première conformation : car après le cœur et le cerveau qu'elle ébauche les premiers, les yeux, qui sans difficulté sont les plus délicats et les plus nobles organes, paroissent avant toutes les autres parties, et mesmes avant qu'il y ait aucun vestige du foye, de la rate et des reins. » (Marin CUREAU DE LA CHAMBRE, *L'art de connoître les hommes. Première partie où sont contenus les discours préliminaires qui servent d'introduction à cette science*, Paris, Pierre Rocolet, 1659, p. 370.)

31. Jean GASPARD LAVATER, *Essai sur la physiognomonie destiné à faire connoître l'homme & à le faire aimer*, vol. 1, La Haye, Jacques van Karnebbek, 1782, p. 20.

32. PANCKOUCKE, *Les Etudes convenables aux demoiselles, contenant la grammaire, la poésie, la rhétorique, le commerce des lettres, la chronologie, l'histoire, la fable héroïque, la fable morale, les règles de la bienséance, et un court traité d'arithmétique. Ouvrage destiné aux jeunes pensionnaires des communautés et maisons religieuses* t. 1, Lille, chez André-Joseph Pancoucke, et se vend à Paris, chez Tillard, 1749, p. 483.

ses jeunes lectrices et leurs éducateurs en garde : « A mesure que nous perdons de cette aimable innocence, le muet et touchant langage du regard et de la physionomie devient moins intelligible ; mais il ne devient trompeur que lorsqu'on est parvenu au dernier degré de la corruption. »³³

La femme idéale conserve en partie le regard pur de l'enfant et, chez elle, l'affectation, les regards étudiés, la dissimulation, signaleront le « dernier degré de la corruption ». En somme, l'idéal du regard féminin serait à la fois d'absence et de présence. D'absence, car ce n'est pas là un regard fait pour voir ; de présence car, s'offrant au regard de l'autre, il montre la simplicité du cœur et de l'âme. En ce sens, s'il se doit d'être modestement baissé, s'il se confine dans l'espace clos et domestique qui sied à sa nature, il rayonne cependant de l'éclat que lui confère cette absence ; l'éclat du regard féminin, pourrait-on dire, est comme une pure négativité. Et lorsque la femme prétend échapper à cette négativité, lorsqu'elle cherche à voir, elle se perd, nécessairement, parce que son regard n'a ni l'acuité, ni l'intelligence du regard masculin. « L'homme, écrit Jean Gaspard Lavater, contemple l'arc en ciel comme un météore ; la femme n'y voit que le jeu des couleurs. Elle fixe ce phénomène à la place où il paroît ; l'homme en poursuit les rayons dans tout le cercle qu'ils parcourent [...]. L'homme contemple et observe ; la femme regarde et sent. »³⁴ La femme qui cherche à voir s'expose alors au ridicule ou, pire encore, elle laisse libre cours aux tendances les plus noires de sa nature, celles que, depuis Aristote et pendant toute l'époque moderne, on explique encore par le froid et l'humide qui caractérisent son tempérament³⁵.

La femme qui prétend s'opposer à l'ordre du regard que lui dicte à la fois la nature et la société, la femme qui en même temps *regarde et dissimule*, met le monde en péril, comme elle s'expose aux plus terribles châtiments. Il n'est évidemment pas sans signification que la noire héroïne de Choderlos de Laclos soit une femme, la marquise de Merteuil qui, après avoir tant fait le mal, payera le prix fort pour avoir inversé, sur la scène mondaine du XVIII^e siècle, les termes mêmes du regard féminin. La scène du monde, les bals, les spectacles, les rencontres, promenades, dîners et assemblées : la littérature pédagogique, comme, plus généralement, tous

33. Madame de GENLIS, *Adèle et Théodore...*, 1782, pp. 92-93.

34. Jean Gaspard LAVATER, *op. cit.*, t. 4, (1803), pp. 91-92.

35. Tempérament froid et humide qui, comme l'explique Cureau de la Chambre, rend la femme « foible, timide, pusillanime, soubçonneuse, deffiante, rusée, dissimulée, flateuse, menteuse, aysée à offenser, vindicative, cruelle en ses vengeances, injuste, avare, ingrâte, superstitieuse, mobile, légère, infidelle, impatiente, pitoyable, facile à persuader, babillarde », alors que le tempérament chaud et sec de l'homme le rend « fort, hardy, glorieux, magnanime, franc, libéral, clément, juste, reconnaissant, ferme, constant, patient, modeste, fidelle, judicieux » (Marin CUREAU DE LA CHAMBRE, *op. cit.*, 1659, pp. 36 et 50).

les ouvrages à vocation morale, trouve ici le lieu de ses mises en garde les plus attentives et de ses dénonciations les plus sévères. C'est que, après les années passées à s'instruire, protégées par les murs de la pension, du couvent ou de la maison paternelle et avant de se vouer aux tâches domestiques qui définiront l'univers privé de l'épouse, la jeune fille, vers l'âge de seize ou dix-sept ans, fait son « entrée dans le monde ». Elle est alors présentée à la société, passage obligé qui la fait accéder au rang des demoiselles à marier. Mais passage à hauts risques, évidemment, puisque cette exigence de représentation menace doublement le modèle idéalisé du regard féminin, en livrant la jeune fille aux regards de l'autre, d'abord, et en énervant en elle ce fatal désir de voir et d'être vue dont on voudrait tant la protéger³⁶.

Dangers du monde. Les sorties, disent les pédagogues, n'ont souvent d'autre motif que le souci d'être vues. Déjà redoutés pour leur immoralité supposée, les spectacles, la comédie, le théâtre, encouragent la vanité des spectatrices et multiplient dangereusement les occasions de rencontre : « N'allez au spectacle que pour voir de bonnes pièces, et jamais parce que c'est la mode de s'y trouver à jour marqué. »³⁷ De la même manière, la promenade est le plus souvent dénoncée comme un rituel de parade et de séduction. « La promenade, ironise Gaillard de Graville, est un exercice fait pour contribuer à la santé. Rarement le sexe envisage-t-il cette occupation sous ce point de vue. Une femme qui se donne en spectacle sur les boulevards, dans une voiture élégante, ne prétend certes pas rendre sa constitution plus robuste. »³⁸ Et le bal, bien sûr, emblème sans rival et constamment invoqué des dangers de la vie mondaine : « Une jeune personne perd une partie de sa décente timidité dans un bal. Elle donne la main à un homme ; elle saute et figure avec lui ; pour danser du bel air, il faut qu'elle le regarde en face, qu'elle minaude en lui donnant la main. Elle ne peut s'offenser s'il la regarde fixement de la manière la plus hardie. »³⁹ Et Madame Leprince de Beaumont d'ajouter, dans un autre volume : « Vantez-moi l'innocence de vos bals, où dans une parure la plus recherchée,

36. Plusieurs ouvrages sont d'ailleurs exclusivement consacrés à l'entrée dans le monde de la jeune fille. Par exemple : G.-F. BEAUVAIS, *Lettres morales et chrétiennes d'une dame à sa fille sur les moyens de se conduire avec sagesse dans le monde...*, 1758 ; Marie LEPRINCE DE BEAUMONT, *Magasin pour les jeunes dames qui entrent dans le monde...*, 1764 ; Marie LEPRINCE DE BEAUMONT, *Lettres d'Emerance à Lucie*, Lyon, Pierre Bruyset, 2 vol., 1765. Tout au long du XIX^e siècle continueront à être traités un ensemble de thèmes relatifs aux « dangers du monde ».

37. Marie-Antoinette LENOIR, *L'Institutrice et son élève, ou dialogues à l'usage des jeunes demoiselles*, Londres, de l'imprimerie de Baylis, 1788, p. 108.

38. Barthélemy Claude GAILLARD DE GRAVILLE, *L'Ami des filles*, nouvelle édition, Paris, Dufour et Dunkerque, de Boubiers, 1762 (1^{re} éd. : Paris, 1761).

39. Marie LEPRINCE DE BEAUMONT, *Magasin des adolescentes, ou dialogues entre une sage gouvernante et plusieurs de ses élèves de la première distinction*, t. 1, Londres, J. Nourse, 1760, p. 96.

souvent même indécente, vous servez de filets au diable, en excitant chez les hommes ces pensées qui les rendent coupables au nom de Dieu. »⁴⁰

Mises en garde innombrables, et dont on s'abstiendra ici de multiplier les exemples : les pédagogues, tout en reconnaissant la nécessité et les fonctions de la vie mondaine, veulent en prévenir les excès. Durant tout le temps de sa formation, ils avertiront la jeune fille des dangers auxquels l'exposerait toute complaisance à ce jeu de la séduction — jeux du regard : voir et se donner au regard de l'autre — dont chaque échappée de l'univers domestique porte la lourde menace. Car on voit « les filles de la plupart de nos compatriotes [...] porter dans des cercles nombreux les yeux de côté et d'autre ; s'étudier avec un art vraiment puéril, à se faire remarquer des hommes ; s'efforcer à l'envi les unes les autres de s'attirer l'attention de tout ce qui les environne ; saisir avec une espèce de triomphe chaque regard qui tombe sur elles ; ne pas montrer la moindre inquiétude lorsqu'elles se voient fixées par un jeune audacieux, ou lorsqu'elles respirent le souffle empoisonné d'un vil séducteur. »⁴¹ Et, quand bien même il ne s'agirait que d'un jeu, quand bien même — mais ce n'est là qu'une vue de l'esprit — les intentions resteraient pures et l'innocence préservée, la jeune fille étourdie perdrait à ce jeu beaucoup plus qu'elle n'y gagnerait ; elle y perdrait sa réputation, dont nul n'ignore qu'elle compte parmi les biens les plus précieux, les plus fragiles et les plus valorisés sur le marché matrimonial :

« ... la réputation d'une jeune fille est comme une glace dont le moindre souffle obscurcit l'éclat. [...] Le monde, qui est toujours plus porté à la censure qu'à la louange, prend les apparences du mal pour le mal même, et quel qu'innocente que soit une jeune personne, la moindre indiscretion et la moindre imprudence lui font croire qu'elle est coupable. On ne peut donc se mettre à l'abri de la malignité de ses jugements, qu'en évitant avec soin tout ce qui tend à affaiblir la pudeur qui fait la gloire de notre sexe, c'est-à-dire tout air évaporé, toute parure affectée, tout désir excessif de se montrer et de plaire [...]. Lorsqu'au contraire on en voit une autre qui se montre avec un air hardi, qui en promenant ses regards semble vouloir provoquer ceux des autres, qui n'oublie rien de sa parure, si ce n'est la modestie qui devrait en faire le plus bel ornement, qui sourit à des discours dont elle devrait rougir [...], qui paraît fréquemment dans les assemblées, à des bals et à des spectacles dont elle devrait s'exclure, qui n'aime, en un mot, que la vanité, qui ne se plaît que dans la dissipation, qui ne soupire qu'après les amusements les plus dangereux ; supposez-lui, avec tout cela, la pureté d'intention, toute l'innocence même que vous voudrez, le monde n'en glosera pas moins sur son compte. Son empressément à voir et à être vue, à rechercher et à écouter les louanges, passera pour coquetterie ; [...] et avec un bon fonds, car je suppose toujours qu'elle l'a tel, faute de pouvoir se bien conduire, elle se fera une mauvaise réputation. »⁴²

40. Marie LEPRINCE DE BEAUMONT, *Magasin pour les jeunes dames...*, t. 3, 1764, p. 223.

41. James FORDYCE, *Sermons pour les jeunes dames et les jeunes demoiselles...*, 1781, p. 102.

42. Joseph REYRE, *L'École des jeunes demoiselles...*, 5^e éd., t. 2, 1786, pp. 185-187.

Mais il y a plus. Car la jeune fille ou la femme, lorsque dans les bals et les assemblées mondaines elle fait usage de son regard, ne menace pas qu'elle-même ou sa réputation. Au théâtre du monde, Eve, sans cesse, rejoue en tonalité plus ou moins accusée la scène du péché originel. Et, pour l'homme au regard de qui elle s'offre ou à qui elle destine les traits de son propre regard, elle redevient la tentatrice et l'instrument de perdition. « Fuyez, mes fils, s'exclame par exemple James Fordyce, fuyez ces perfides sirènes. Elles ne savent sourire que pour séduire, et en séduisant leur but est de vous dévorer [...]. Elles ne savent plus rougir, et leurs fronts se sont endurcis dans l'impudence. Leurs yeux, autrefois doux, vertueux et timides ; ces yeux qui brillaient des attraits ingénus de l'innocence, ont appris à regarder avec hardiesse, avec effronterie, et ne cherchent qu'à inspirer des flammes impures. Leurs mains sont celles des harpies, leurs démarches mènent à la mort, et leurs pas entraînent dans l'enfer. »⁴³ Rhétorique ampoulée d'un moraliste en mal d'effets de manche ? Peut-être ; mais la permanence et la récurrence du thème de la femme tentatrice sont évidemment loin d'être anodines. On en retrouvera la trace, pendant toute l'époque moderne, non seulement dans les traités de pédagogie, mais encore dans toute la littérature à vocation morale ou pastorale.

Danger, pour l'homme, de porter ses regards sur la femme. Sait-on, par exemple, comme le rappelle le prédicateur, que David, « cet homme selon le cœur de Dieu, cet homme invincible, après avoir remporté tant de victoires, & soutenu toutes les persécutions de Saül, jetta par hasard un regard indiscret sur Bethsabée [...]. S'il eût détourné la vûe de cet objet, il eût triomphé d'une passion qui a souvent assujetti les plus grands conquérants de la terre ; mais David s'arrêta à la considérer trop curieusement ; le voilà vaincu [...]. Que de larmes lui coûta ce regard ! Et de quels malheurs la tentation à laquelle il succomba ne fut-elle point suivie ? »⁴⁴ Comment dès lors rester « maître de ses yeux ? » Pour y inviter ses auditeurs, le prédicateur pourra évoquer la contre-figure de David, celle de Job, qui « avoit fait une convention secrète avec ses yeux, de ne leur laisser jamais la liberté de s'arrêter sur aucune femme ou fille ; convention qu'il garda exactement, même dans l'état pitoyable où il se vit réduit [...]. Sur quoi l'on peut faire cette réflexion qu'il faut que la vûe d'une femme soit bien contagieuse, puisqu'un homme qui a le corps presque tout pourri, l'esprit accablé de tris-

43. James FORDYCE, *op. cit.*, 1781, p. 83.

44. Vincent HOUDRY, *La Bibliothèque des prédicateurs qui contient les principaux sujets de la morale chrétienne [...]*, t. 4, Lyon, Antoine Boudet, 1717, p. 709.

prit accablé de tristesse, & soutenu d'une protection particulière de Dieu, a crû qu'il ne pouvoit se mettre en sûreté, qu'en obligeant ses yeux, par un pacte exprès, de ne jeter jamais un regard sur aucune fille ! »⁴⁵

La femme, lorsqu'elle s'offre au regard de l'homme, l'expose aux pires tourments, ceux de l'amour et de la concupiscence, tourbillon des sens qui é moussé d'abord puis emporte sans retour les âmes les mieux armées. Plus dangereux encore est le regard des femmes lorsque lui-même s'ouvre au monde et se porte sur les hommes. Il est venimeux, alors, comme celui du basilic et comme celui de la Gorgonne. Simples métaphores, dira-t-on. Mais lorsque, au XVIII^e siècle, pédagogues et moralistes usent aussi fréquemment de telles métaphores, n'est-on pas en droit de chercher à comprendre, au-delà des figures de style, le sens et l'épaisseur des mots qui sont utilisés ? Le temps n'est pas si éloigné, en effet, où ces *pouvoirs* du regard — pouvoirs de fascination, pouvoirs de contagion, pouvoirs, plus généralement, de mise en contact des êtres et des choses — n'appartenaient pas au registre de la métaphore et désignaient, réellement, un ensemble de forces qui, de l'un à l'autre, étaient transmises par les seules vertus de l'œil et du regard. Avant l'âge classique, avant les révolutions scientifique et culturelle du XVII^e siècle, tous, médecins, moralistes, opticiens ou philosophes, reconnaissaient comme une évidence la possibilité d'une action concrète, matérielle, du regard. Et ce pouvoir n'était pas seulement ramené — bien loin de là — au seul contexte de la magie satanique, mais, beaucoup plus largement, à celui de la simple nature et trouvait ses modèles d'explication les plus solides et les plus incontestés dans la compréhension ancienne des mécanismes de la vision et de l'économie humorale du corps⁴⁶.

45. *Ibid.*, t. 1, 1716, p. 642. Figures emblématiques de David et de Job qui seront reprises, telles quelles, par les écrivains-pédagogues. Par exemple : « Les regards déshonnêtes ont aussi de très mauvais effets et très-prompts. Si David eut détourné sur le champ les yeux de Bethsabée, il se serait épargné bien des larmes et du sang à sa famille. C'est par les yeux, dit l'Esprit-Saint, que la mort entre, comme par les fenêtres, et ravage tout. Comme Job, il faut donc faire un pacte avec ses yeux, pour ne les ouvrir jamais sur des objets indécents. » (*Manuel de la jeunesse, ou instructions familières en dialogues, sur les principaux points de la religion. Ouvrage utile aux personnes qui disposent la jeunesse à la Première communion, et qui peut faire suite au « Magasin des adolescentes » de Madame Leprince de Beaumont* 1^{re} partie, Paris, chez Fournier, libraire, 1771, p. 270).

46. Sur ces questions, voir Carl HAVELANGE, *Autour du basilic. Les pouvoirs du regard aux débuts de l'époque moderne*, dans *Voir*, Bruxelles, n° 3 (octobre 1991), pp. 21-32. Notons qu'il existe, encore au cours de la seconde moitié du XVII^e et au XVIII^e siècle, de nombreux « résidus », notamment médicaux, de ces conceptions que l'on croirait à tort devenues totalement obsolètes. Ainsi, par exemple, on peut encore lire dans certaine page de l'*Encyclopédie* où l'on prétend donner une explication « philosophique » du maléfice que l'œil, sous l'action des humeurs subtilisées qui constamment s'en échappent, agit « comme une fronde capable des mouvemens & des vibrations les plus prompts & les plus rapides. [...] Un trait de cette espèce, poursuit notre auteur, lancé par une machine telle que l'œil, doit avoir son effet partout où il frappe. » (*Encyclopédie*, t. 9, 1765, p. 944 : article *maléfice*, non signé.)

Ce n'était pas, alors, pour le seul plaisir de la métaphore que tel pédagogue évoquait le « venin » qui s'échappait de l'œil de la femme déshonnête. Lisons Vives, par exemple : « On ne sauroit dire de combien de maus telles femmes sont cause [...], car ce sont vrais Basilics, e maudis serpens, qui de leurs ieux iettent un venin tres certain e present, e de leur seul regard tuent les personnes. E qu'on ne pense point que i'avance trop pardessus la vérité en disant ce propos : il y en a d'entre eles si cauteleuses e ruzees que souvent sans parler eles surprennent les personnes des ieus seulement. »⁴⁷ C'est qu'au chapitre des pouvoirs du regard, le thème de l'amour et de ses méfaits figurent toujours en première place. Maladie de l'amour qui consume jusqu'à les faire mourir ceux sur qui elle s'abat. « J'ay veu faire l'anatomie de quelques uns qui estoient morts de ceste maladie, écrit par exemple Pierre Boaistuau, et qui avoyent leurs entrailles toutes retirées, leur pauvre cœur tout bruslé, leur foye tout enfumé, leurs poulmons rostiz, les ventricules de leur cerveau tout en dommagez, & je crois que leur pauvre ame estoit cuite & arse à petit feu pour la vehemence & excessive chaleur & ardeur qu'ils enduroient, lors que la fievre d'amour les avoit surprins. »⁴⁸ Et de poursuivre en évoquant l'origine de cette terrible maladie : « quand nous venons à ietter nostre veuë sur la chose que nous desirons, soudain quelques esprits, lesquelz sont engendrés de la plus subtile & parfaicte partie du sang, partent du cœur de la chose que nous aimons, & proprement montent iusques aux yeulx, & puyz après s'eslancent en vapeurs invisibles, & entrent en nos yeux, lesquelz sont disposez à les recevoir, tout ainsi qu'il demeure quelque tache sur un mirouer apres y avoir regardé, & puis de là penetrent iusques au cœur, & petit à petit se dilatent par tout. Et partant le miserable amant attiré par les nouveaux esprits, lesquelz desirent tousiours se reioindre & approcher avec leur principale ou naturelle demeure, est contrainct à se douloir & lamenter de sa liberté perdue. »⁴⁹

Pouvoirs du regard, donc, et pouvoirs terribles du regard des femmes qui trouvent sans cesse à s'exprimer dans les différents registres de la culture pré-scientifique. Regards de l'amour, bien sûr, mais aussi regards de la sorcière, regards de la vieille femme, dont les humeurs desséchées produisent un « esprit » particulière-

47. Jean Louis VIVES, *Les Trois livres de Ian Louys Vives [...] pour l'instruction de la femme chrétienne, dont le premier est pour les filles, le deuxième pour les femmes mariées, le tiers pour les veuves*, à Paris, Chez Guillaume Linocier, 1587, fol. 80 recto.

48. Pierre BOAISTUAU, *Le Théâtre du monde, où il est fait un ample discours des miseres humaines [...]. Plus un brief discours de l'excellence & dignité de l'homme*, Paris, chez Guillaume Chaudiere, rue S. Jacques, 1572, folios 88 recto et 88 verso.

49. *Ibid.*, fol. 88 verso et 89 recto.

ment pernicieux, regards des femmes « qui ont leurs fleurs » et qui souillent les miroirs dans lesquels elles se mirent, regards de la femme enceinte, également, qui, par la seule puissance de l'imagination, travaille le fœtus qu'elle porte en elle. Ainsi, par exemple, Jean-Baptiste Porta affirmait-il « qu'en la conception, le regard baille forme à la géniture, car il s'est trouvé que souvent les femmes ont aimé des statues, & ont engendré des enfans semblables à icelles. »⁵⁰

*
* *

On pourrait longuement s'attarder sur cette thématique des pouvoirs du regard au XVI^e et au cours du premier XVII^e siècle. Tel n'est pas ici notre propos. Mais les pages qui précèdent nous permettent de reconnaître, fût-ce sommairement et comme en filigrane, l'existence à l'époque moderne de « trois âges du regard » relativement bien différenciés : l'*ordre ancien du regard*, d'abord, dominé par la thématique du « pouvoir » ou, plus précisément, par la thématique des puissances d'action et de mises en contact des êtres que recèle le geste du regard ; âge des mises en doute, ensuite, que nous avons appelé celui des *anamorphoses* ; âge du *regard épanoui*, enfin, qui, au XVIII^e siècle, donne le regard comme l'instrument par excellence de la découverte et de la lecture du monde. Ainsi que toute tentative de chronologie culturelle, bien sûr, celle-ci n'a d'autre prétention que d'indiquer des tendances ; elle laisse place à mille nuances et à la reconnaissance d'évolutions très sensiblement différentes selon les espaces sociaux et culturels considérés ; elle ne nie pas non plus la très longue inertie des contenus culturels.

C'est d'ailleurs au détour de cette notion d'inertie que nous voudrions tenter de conclure. N'y a-t-il pas en effet quelque étonnant paradoxe dans ce contraste entre, d'une part, les formes du regard féminin, telles qu'elles se dégagent du modèle de la littérature pédagogique, et ce regard conquérant, ce « regard épanoui » qui compte parmi les représentations culturelles majeures du XVIII^e siècle ? C'est que, comme l'écrivait Lavater, « l'homme contemple

50. Jean-Baptiste PORTA, *La Magie naturelle : qui est, les secrets & miracles de la Nature, mise en quatre livres [...]*, à Rouen, chez Thomas Daré, 1612, p. 299. L'auteur proposait d'ailleurs aux femmes en désir d'enfant d'intéressantes recettes. Voici, ce que « i'ay conseillé à tous : à sçavoir qu'on tienne les effigies de Cupido, d'Adonis, & de Ganimedee, peintes & pendues en leur regard [...], & que les femmes pendant le ieu d'amour considerent & empraignent ces effigies en leur entendement, de sorte que l'esprit soit ravy en une forte imagination, & que les femmes enceintes les contemplent longuement & l'enfant qui naîtra d'icelles imitera cela qu'en l'embrassement elles auront conçu en leur pensée. » (*ibid.*)

et observe », alors que la femme « regarde et sent ». Regard linéaire des hommes, regard conduit par la raison, regard maîtrisé qui contient toute promesse de savoir, de vertu et de progrès ; regard sans intelligence des femmes et que — la sagesse et la nature y invitent — l'on préfère cantonner à l'espace domestique : la vertu et l'intelligence des femmes est de ne pas regarder, de tenir le regard modestement baissé et de ne laisser voir, dans l'éclat de leurs yeux, que le reflet de leur ingénuité et de leur soumission à l'ordre des choses.

Regard linéaire, regard ouvert sur le monde, regard « objectif » des hommes et, pourrait-on dire, regard « subjectif » des femmes, en ce sens qu'il ne renvoie jamais qu'à elles-mêmes. Idéalement, en effet, il ne donne à lire que la pureté de l'âme et la simplicité du cœur. Et lorsque malgré tout il s'éveille et se déploie, par-delà l'espace domestique, sur la scène mondaine du XVIII^e siècle, ce regard alors hautement sexualisé devient comme un venin et transmet de l'un à l'autre les forces terribles et la substance même des passions. « Fuyez, mes fils ! », s'exclamait James Fordyce ; c'est que le regard des femmes menace le cœur des hommes et mène chacun — hommes et femmes — à sa perte ; c'est que le regard des femmes communique et fait agir en l'autre les puissances du sujet. Quoi d'étonnant, dès lors, à ce que l'imaginaire mis en œuvre dans les modèles éducatifs féminins du XVIII^e siècle porte encore nombre des significations culturelles de cette époque pré-classique où le regard était pensé comme instrument de relation, voire de pouvoir, bien plus que comme instrument d'observation et de « lecture » ? Le regard des femmes est tourné vers le passé ; celui des hommes, vers le futur : n'est-ce pas là manière d'exprimer l'un des fondements sur lesquels s'édifient, au XVIII^e et, bientôt, au XIX^e siècle les représentations de la psychologie féminine ?

Isabelle HAVELANGE, et Marc HAVELANGE,
I.N.R.P. (Paris), F.N.R.S. (Liège)

et

Institut Européen de Florence.



|||
1994

REVUE FRANÇAISE D'HISTOIRE DU LIVRE - N^{os} 82-83